

Assemblée du Désert du dimanche 7 septembre 2014

Témoignage de Daniel et Françoise Larribe

Daniel

Lorsque Denis Carbonnier nous a proposé de participer à cette journée, nous n'avons pas réfléchi longtemps avant d'accepter. Nous nous doutions que ce serait un moment chargé d'émotion, mais nous n'imaginions vraiment pas que nous serions autant émus.

Mais avant toute chose je souhaite que l'on ait une pensée pour tous les otages détenus dans le monde et plus particulièrement pour Serge LAZAREVIC que nous avons laissé sur place au Mali, au moment de notre libération. Serge, enlevé fin 2011 approche les 3 ans de détention.

On peut penser aussi à tous ceux qui n'en sont pas revenus : Michel Germaneau, Philippe Verdon et Gilberto Rodriguez Léal ainsi que deux journalistes de RFI tués quelques jours après notre libération.

Françoise

Vous savez que nous habitons juste à coté... à Paussan (Mialet) pour être plus exact et, depuis 25 ans, chaque fois que cela a été possible nous nous sommes rendus en famille avec nos filles, mes frères et sœurs, nos amis... à pied de Paussan au Mas Soubeyran pour la rencontre annuelle du Musée du Désert.

C'est notre petit « pèlerinage » rituel...

Cette fête, chaque année renouvelée était pour nous, comme un lien entre notre vie à l'étranger et la France, l'expression concrète d'un ancrage à la fois culturel, cultuel et familial.

Outre un rassemblement amical nous y éprouvions, le temps d'une journée, un sentiment d'appartenance à une communauté de culture et de pensée. Dans une vie de voyageur cette permanence est importante.

En septembre 2010, j'assiste, sans Daniel, à l'assemblée. Daniel vient justement, après 2 ans d'absence, de retourner au Niger dans le cadre d'une nouvelle mission professionnelle. Je le rejoins peu après, heureuse à mon tour de retrouver cette région du Nord Niger que nous connaissons et aimons.

La suite vous la connaissez : dans la nuit du 15 au 16 septembre nous sommes brutalement arrachés à tout ce qui fait notre vie et notre quotidien, nous le sommes avec 5 autres expatriés otages d'AQMI (Al Qaeda au Maghreb islamique). Je suis relâchée 6 mois après, laissant Daniel et ses compagnons de détention là bas « de l'autre coté du désert ».

La première fois que j'évoquerais notre détention ce sera pour le magazine « Réforme » en septembre 2011 ; je le fais avant tout pour Daniel, pour eux 4, restés là bas, pour que l'on parle d'eux... Cela fait alors 1 an qu'ils sont prisonniers. C'est aussi en septembre 2011, lors du culte du rassemblement que le pasteur Schlumberger évoque la condition des otages et celle de Daniel : les paroles du pasteur Schlumberger : « qui nous parle de ce désert de solitude que traverse Daniel » expriment superbement à la fois la situation géographique des otages et le lieu de l'Assemblée... « le désert » ici... là bas... nous

ressentons au plus profond de nous même la qualité exceptionnelle du silence qui suit, charge d'une émotion palpable. Ce jour là j'ai compris que notre peine et l'absence pouvaient se partager.

Lors des rassemblements suivants en 2012 et 2013, la situation des otages est chaque fois évoquée. En compagnie d'amis et de la famille, nous organisons un stand d'information. De nombreuses personnes nous apportent soutien et sympathie. Les messages de solidarité et d'encouragement se succèdent sur le registre mis à la disposition de tout un chacun.

Daniel

De mon côté, dans mon désert à moi là bas, n'ayant jamais perdu le décompte des jours, j'essayais de vivre heure par heure le déroulement de cette journée. En 2013 je l'ai même vécue 2 fois par sécurité ! Le dimanche tombant un 1^{er} septembre j'ai eu un moment d'hésitation ! Deux fois valent mieux que pas du tout !

Aussi aujourd'hui, vous pouvez imaginer combien nous sommes heureux d'être là, au milieu de vous, afin de témoigner par notre présence de cette liberté enfin retrouvée.

Mais sans revenir sur ce vécu qui s'est étiré durant plus de 37 mois, nous souhaitons juste partager avec vous quelques réflexions de l'expérience d'un couple, d'une famille face à un événement qui logiquement n'avait pas lieu d'être.

Nous avons, Françoise et moi, partagé la même vie pendant 6 mois. Et au bout de quelques temps nous avons réalisé qu'il fallait nous installer dans une durée indéterminée dont nous n'étions pas maîtres. Nous nous sommes dit que si nous voulions tenir il nous fallait résister à cette situation terrible qui nous était imposée.

Nous ne sommes pas des résistants comme les galériens dont le sort a été évoqué cet après midi. Notre situation fût le fruit de circonstances. Elle ne fût pas le résultat d'une foi au sens religieux du terme ni d'une quelconque idéologie, mais tout simplement liée à notre statut de citoyen Français pris dans une tourmente inimaginable.

Françoise

Cependant il nous a fallu résister

Il nous a fallu résister à la durée, puis faire face à une situation matériellement difficile, faire face évidemment à la douleur de la séparation d'avec nos proches. Enfin nous ne voulions surtout pas donner l'impression, à nos gardiens, d'être anéantis par notre «statut d'otage».

Il nous a fallu gérer et organiser ce temps suspendu sans échéance aucune. Lorsque nous étions ensemble nous nous disions chaque soir : « voilà un jour de gagné qui nous rapproche du dénouement de cette situation ». Et curieusement on constatait que les semaines et les mois défilaient. La notion de temps était bouleversée : ainsi si les journées pouvaient paraître terriblement longues, les semaines puis hélas les mois, défilaient vaille que vaille... Nous nous disions «déjà X mois !», c'était presque inimaginable !

Evidemment le plus difficile fut de garder l'énergie pour lutter dans cette attente que ce soit ici ou de «l'autre coté».

Daniel

Il nous fallait aussi tenir dans un environnement difficile. La vie dans le désert est une vie rude de lutte et de survie. Les contraintes et les conditions matérielles étaient, certes, dictées par nos ravisseurs, mais aussi par un environnement «austère» que l'on pourrait qualifier de spartiate. Le quotidien des combattants du désert, et c'était de fait ce qui nous était imposé et que nous vivions, est une vie incertaine, dangereuse, difficile, rude, soumise au respect de consignes draconiennes.

Il nous a fallu résister à la désespérance.... Ce fut une lutte quotidienne. Nous essayions, autant que possible, de ne pas évoquer nos proches, nos filles que nous imaginions dans la douleur de l'attente et de l'incertitude. Et de mettre en place des dérivatifs de tout ordre qui nous permettaient de basculer vers d'autres pensées.

Françoise

Ce fut cette volonté de garder le cap, de ne pas plier, de ne pas donner raison à nos gardiens qui fut aussi un des moteurs de notre résistance.

Nous nous disions : nos ravisseurs nous demandent d'obéir à leur loi et nous n'avions pas d'autre choix que de leur obéir, au risque de perdre la vie. Mais nous savions, nous, que jamais, ils ne pourraient interférer sur nos convictions profondes, que notre liberté de penser restait intacte et que rien ni personne ne pouvait changer à cela ; nous nous récitons parfois les paroles de la chanson de François Béranger : « vous n'aurez pas ma fleur...celle qui me pousse à l'intérieur...ma fleur de cœur »

Daniel

Chaque soir je contemplais les lumières du ciel qui s'éteignent et les couleurs du crépuscule sur le désert et je me disais que cela, ni rien ni personne ne pouvait me l'enlever. De même que cet émerveillement devant cette vie qui se développe et existe dans des conditions climatiques extrêmes.

Après notre séparation, la résistance dans cette attente se sont différenciées : si notre lien restait justement « l'attente et l'absence» nous devions le vivre chacun de notre côté. De mon côté je refusais d'envisager une autre issue que notre retour ; je me disais que notre libération serait effective un jour ; quand ? nous ne le savions pas, mais nous retrouverions un jour notre liberté.

Françoise

De même que je me défendais d'envisager que Daniel et ses compagnons ne puissent pas revenir. Libres... enfin.

Il nous fallait tout simplement être dans l'espérance toujours renouvelée et dans la confiance d'un dénouement heureux.

Dans cette attente et cette espérance nous avons appris l'humilité, ainsi accepter que l'on puisse avoir de grands moments de faiblesse, de doute, comprendre que rien n'est jamais acquis, apprendre à cheminer sur des chemins escarpés et se dire comme ce cantique que je me chantais souvent : « confie à Dieu ta route... »

Mais comment ne pas évoquer aussi aujourd'hui et justement dans ce lieu, le formidable élan de solidarité qui s'est tissé autour de nous, mais aussi autour des 4 familles des «otage d'Arlit» comme nous nous nommions entre nous.

Nos filles, notre famille, nos amis dont beaucoup sont là aujourd'hui peuvent avec nous témoigner de cette fraternité et ce soutien qui se sont exprimés sous de multiples formes. Je tiens d'ailleurs à remercier ici plus particulièrement l'ensemble de la communauté protestante dont l'aide inconditionnelle impulsée par la Fédération des Eglises protestantes de France et son président Claude Baty, m'a bien souvent émue et soutenu au-delà de ce que je peux exprimer.

Cette solidarité sans contrepartie, sans exigence de retour qui s'est aussi affirmée partout en France, à travers différents comités de soutien, fut un extraordinaire moteur de résistance à la douleur et à l'attente.

Daniel

Et puis le 29 octobre 2013 nous avons enfin connu l'indescriptible bonheur de la libération. Enfin libres, libres... et fouler à nouveau le sol de notre pays, d'aller et venir, sans contrainte ni interdit.

Françoise

Il y a quelques jours retournant avec Daniel visiter le musée du désert, je regarde une grosse bible ancienne ouverte et mes yeux tombent sur les textes du Livre de Job (le livre 2) et notamment ce verset : « nous acceptons le bonheur comme un don de Dieu, et le malheur pourquoi ne l'accepterions nous pas aussi ». J'ai alors repensé à cette rencontre quelques temps après mon retour et à la discussion qui s'ensuivit. C'était au presbytère de Saint-Jean du Gard, avec Christine Mielke, notre pasteure à cette époque : elle avait cité le livre de Job et notamment ce verset. Nous parlions du bien et du mal, de ce qui nous arrive dans notre existence, d'heureux, de malheureux et que tout cela faisait partie intégrante de la vie. Je m'étais dit à l'époque que comprendre et accepter cela déjà était un pas vers la liberté.

Daniel

Parlant de ses années de détention, Jean Paul KAUFMANN disait : « il y a eu un avant, un pendant, un après ». Il est évident que rien n'est plus « comme avant » et que cette liberté retrouvée est chargée de ce vécu improbable.

Et aujourd'hui comme après une maladie longue et douloureuse nous relativisons des événements sur lesquels nous portons un regard différent. Parfois lorsque nous étions ensemble là bas nous nous posons la question : que ferons nous de tout cela, de cette expérience » lorsque nous serons libres ? Pourrons-nous être totalement libérés de cette histoire ?

Nous nous disions aussi que de cette douloureuse parenthèse hors du temps il nous faudrait être capable d'en faire « quelque chose » qui ne soit pas destructeur, qu'il ne faudrait pas que nous nous laissions dévorer par l'amertume. Aujourd'hui dans cette liberté retrouvée, nous ne voulons pas laisser de place à la haine, obstacle à la vie, même si parfois nous sommes encore en colère.

L'actualité politique du moyen et proche orient et des pays du Sahel nous ramène souvent à ces trois années passées. Nous pensons souvent à ces populations qui souffrent, à ces amis et connaissances du Nord Niger et au Mali et au Niger. Nous pensons aussi à certains de nos jeunes gardiens, pour qui nous éprouvions de la compassion, embarqués dans une aventure de vie et de mort, victimes d'une idéologie barbare dont ils ne maîtrisent ni les tenants ni les aboutissants.

Aujourd'hui nous ne pouvons qu'espérer et prier pour qu'un jour enfin ces pays retrouvent la paix et la sérénité et que le droit de vivre et penser librement leur soit enfin donnés.